Document generated on 06/06/2025 2:57 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

GUYOTJEANNIN, Olivier, *Saint-Pierre et Miquelon*. Paris, L'Harmattan, 1986. 139 p.

Mario Mimeault

Volume 41, Number 4, Spring 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/304619ar
DOI: https://doi.org/10.7202/304619ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Mimeault, M. (1988). Review of [GUYOTJEANNIN, Olivier, *Saint-Pierre et Miquelon*. Paris, L'Harmattan, 1986. 139 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *41*(4), 593–595. https://doi.org/10.7202/304619ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GUYOTJEANNIN, Olivier, *Saint-Pierre et Miquelon*. Paris, L'Harmattan, 1986. 139 p.

Connues et à la fois méconnues, les îles de Saint-Pierre et Miquelon sont victimes de clichés et de mythes qui s'inscrivent bien plus facilement dans les esprits que la vision réelle des choses. Ainsi, le voyageur débarque-t-il dans l'archipel avec l'idée préconçue de la morue séchée, ouverte et exposée à plat aux rayons ardents du soleil, alors que l'industrie locale produit davantage de filets de cabillaud congelés. Pays de brume? Pas plus que toute la côte terre-neuvienne ou que le littoral atlantique des Maritimes. Et pour nous, Québécois, ces îles n'évoquent-elles pas le fameux «Saint-Pierre et Miquelon», cet alcool pur à 90%, objet d'une contrebande aussi célèbre qu'elle fut sans doute lucrative au temps de la prohibition.

L'auteur de ce livre sur le petit archipel français se fixe de bien humbles objectifs: «aiguiser la curiosité et partager quelques interrogations» avec le lecteur. Il dépasse largement ces visées, ne serait-ce, d'abord, que par le fait de faire oublier les images toutes faites, mais il réussit de plus à rafraîchir et à actualiser nos connaissances sur l'archipel français.

Guyotjeannin y parvient en débordant le cadre historique. Il trace à grands traits les caractères du milieu naturel, de son économie et de sa société. Isolés géographiquement, politiquement à part de leur milieu, ces îles ne font qu'à peine 300 km^2 (l'île d'Anticosti fait 8 150 km^2). Découvertes avant même que Cartier pose son geste solennel, les pêcheurs basques et bretons s'y rendaient déjà en 1520. Leur toponymie est en conséquence fort ancienne et rappelle ses premiers habitants.

Le climat de Saint-Pierre et Miquelon va, par bien des aspects, à l'encontre d'un peuplement sédentaire, du moins le croirait-on au premier abord. Mille deux cent quarante-six millimètres de précipitations annuelles ne rendent pourtant pas la vie plus difficile qu'à Gaspé ou Halifax. Il est vrai que la terre y est pauvre et que l'exploitation du sous-sol n'a pas donné de résultats appréciables. La flore locale compte quand même plus de 600 espèces différentes et sa faune n'est pas moins riche que celle de Terre-Neuve, tout près.

Le peuplement s'est donc réalisé, mais tardivement si on le compare à celui de la Nouvelle-France. En 1670, Jean Talon dénombrait treize pêcheurs et quatre habitants sédentaires. En 1687, il n'y a que trois familles établies. La guerre franco-britannique retarde en fait tout effort sérieux de sédentarisation. Pillages et incendies sont le lot des insulaires. Entre 1690 et 1710, les Anglais ravagent l'archipel au moins à quatre reprises. C'est donc vidées de leurs quelques résidents que les îles de Saint-Pierre et Miquelon sont abandonnées à l'Angleterre en 1713. Les armateurs français se rabattent désormais sur l'Acadie et Louisbourg.

De la présence britannique, il ne restera toutefois rien en 1763, quand l'Angleterre restituera l'archipel à la France. Tout au plus des toponymes déformés et aucune installation permanente.

Après le retour de l'archipel dans le giron français, Paris y installe une petite colonie. Ses droits de pêche sur la «French Shore» enfin reconnus l'y encouragent. Le gouvernement français veut consolider ce dernier et désormais unique territoire national dans le golfe Saint-Laurent. Les importations de morue avec la mère patrie vont de la sorte s'accroître sur une période de plus de trente ans. Commerçants et artisans liés aux besoins des navires de pêche et de leurs équipages s'adjoignent aux résidents. Bien que tributaire de la métropole pour la main-d'oeuvre, l'armement local croît en proportion respectable.

Agitées par les événements de la Révolution française, les îles Saint-Pierre et Miquelon sont par la suite occupées par l'Angleterre, en 1803, puis rétrocédées encore une fois à la France en 1814.

Au retour du gouvernement français, le statut de l'archipel suit une évolution qui conduit à la prise en main locale. Son administration relève, dans un premier temps, de différentes instances ministérielles et il passe, dans un second temps, aux mains d'un gouvernement militaire puis civil. La participation des insulaires à leur propre administration apparaîtra à la fin du 19e siècle avec la création des conseils municipaux électifs. La crise économique de 1929 entraîne de nouvelles mutations. Saint-Pierre et Miquelon abandonne son statut de colonie en 1936 pour celui de «Territoire». L'année 1976 voit enfin apparaître la «départementalisation», ce qui valut à ses habitants le plein droit à la décentralisation.

Aujourd'hui, insiste Guyotjeannin, Saint-Pierre et Miquelon constitue une communauté française d'outre-mer, mais avec sa spécificité propre. La vie maritime y domine toujours, mais la vie sur l'archipel, c'est plus que la morue, le brouillard et l'alcool de contrebande. L'auteur réussit d'ailleurs à nous faire toucher du doigt, ou presque, la diversité de ses caractères.

L'ouvrage de Guyotjeannin est écrit à partir de la lecture d'auteurs souvent anciens. Une recherche personnelle portant sur l'économie contempo-

raine et la démographie de l'archipel enrichit toutefois son étude. Au-delà du fait que transperce la délicate attention de l'auteur de ne pas heurter les sentiments des insulaires, avec qui il a partagé douze mois de sa vie, nous avons là un très bel exercice de vulgarisation, qui coule bien et qui fait le tour complet de son sujet.

Département d'histoire
Université Laval

MARIO MIMEAULT